

**Albert Bensoussan**

***Fargess nicht :***

***Myriam Anissimov en reconnaissance de vérité***

*À tous ceux qui, à Rennes, tentent de redonner vie à la langue yiddish, et à sa mémoire.*

***Die liebe ist ziss... mit broïte***  
(proverbe yiddish)



Voilà un livre dont on ne peut se détacher, qu'on garde en sommeil et qui persiste comme un cauchemar. Myriam Anissimov, marquée par sa naissance dans un camp de réfugiés en Suisse et par l'horreur de la Shoah dont les siens furent victimes, et qui n'a jamais cessé de l'habiter tel un poison charrié dans

son sang, ainsi qu'elle le dit dans son dernier livre : ***Les yeux bordés de reconnaissance*** (Le Seuil, 2017, 240p., 19€), revient à nous après tant de livres talentueux, dont ses grandes biographies de Romain Gary, de Vassili Grossman, de Primo Levi, et maints textes intimes qui n'ont jamais cessé de nous toucher. Ces « yeux bordés de reconnaissance », ce sont les siens, bien sûr, qui vont fouiller dans sa mémoire ou dans les archives à la recherche de la vérité. L'effroyable, l'horrifiante vérité. Mais dans les trois chapitres qui composent ce livre, tout n'est pas désespérant : il y a place pour l'amour, pour l'amitié, pour ce sentimentalisme et cette poésie que certains antisémites, qu'elle nomme, lui jettent à la face, comme un défaut, une tare, un vice de « race ». Mais place aussi au règlement de comptes, dont la lecture est toujours, sinon gratifiante, toujours salutaire.

Qu'a-t-elle vu dans les yeux fascinants – les yeux verts, les yeux pers – de Romain Gary (né Kacew, du côté de la Lituanie) ? Elle voit la fuite et le désespoir, elle voit les images obsédantes des courses folles à travers l'Europe et divers ghettos, elle voit la détresse, et puis, non plus la *Promesse de l'aube* (ce premier prix Goncourt de l'écrivain deux fois primé), mais celle du désastre, Romain se suicidant à l'âge de 66 ans, après cette phrase déprimante : « Ils ne peuvent pas nous comprendre ». Obsédé par la persécution, Roman Kacew signant Gary (« brûle » en russe) prendra le masque d'Ajar (« brasier » en russe), en nous renvoyant à son enfance ballottée de Wilno à Swieciany, de Kursk à Moscou, et au feu dont brûlait sa mère, au feu de tous les brasiers qui détruisirent la belle civilisation humaniste de l'Europe du XXe siècle –, et le film qui sera tiré de *La vie devant soi*, fait entendre Simone Signoret, alias Madame Rosa, récitant à l'agonie le *Chema Israël* – acte de foi premier et ultime du judaïsme – avec l'accent ashkénaze. Romain et Myriam ont connu une belle histoire d'un amour qui n'a pu se réaliser : Myriam nous en livre un portrait

attachant, contrasté, dérangeant, et surtout elle laisse parler ce « Compagnon de la Libération » qui avait tant à dire sur les Juifs dont il partagea le sort et les ruses de survie. Avec d'authentiques inédits qui éclairent un peu mieux celui qui, dans *La danse de Gengis Kohn*, inventa ce *dibbouk* de la victime d'Auschwitz hantant son bourreau, et l'inénarrable hilarité d'un nazi parlant, malgré lui, un savoureux yiddish. Tout dans la vie de Romain n'était-il pas revanche ?

Nous sommes toujours sur la rampe – et Myriam donne à ce mot son sens le plus tragique : la rampe du train des déportés – quand elle rencontre, à Munich, le grand chef d'orchestre Sergiu Celibidache, un Roumain qui allait faire carrière en Allemagne, traversant l'horreur de la *Kristalnacht* en homme impassible et détaché, puis succédant, au Philharmonique de Berlin, à Wilhelm Furtwängler, absent pour cause de dénazification (dont le sauva Yehudi Menuhin, et l'excusa plus tard Daniel Barenboïm). La rencontre qu'elle fait de cet homme qui cherche à la séduire (vainement) nous fait toucher du doigt l'horreur de l'exclusion : quelle ignominie que celle du chef suisse Ernest Ansermet, dénigrant l'âme juive et ses musiciens incapables, selon lui, de création, et, à un degré moindre, l'attitude plus subtile de Celibidache qui, immense interprète de Bruckner (auquel on aura du mal, après avoir lu ce livre, à totalement adhérer – sauf, peut-être, dans l'intégrale que vient d'en donner Barenboïm), n'a jamais inscrit Mahler et son « sentimentalisme klezmer » à son répertoire. C'est à Myriam Anissimov qu'on dédiera donc cette phrase de *Trois tristes tigres* du romancier cubain Guillermo Cabrera Infante et son jeu logorrhéique sur le célèbre chef d'orchestre : « Celibidache, Chelibidaque, Cellobidache, Célabidoche » (traduisant : *Celibidache, Chelibidaque, Cellobidache, Celos-bis-ache*). Un peu de dérision ne fait pas de mal à la

mémoire de ce *Conduktor*, certes génial, mais bouffi d'orgueil et de prétention, et distribuant partout l'aumône de son mépris.

Au troisième temps du récit, inévitablement, nous sommes au cœur de la Shoah, à travers la quête désespérée de l'oncle de la narratrice disparu à l'âge de 17 ans et dont elle finit par trouver la trace, dans les archives allemandes (qui, toute honte bue, lui font payer leur note de frais !). C'est la partie la plus forte, la plus terrible de ce livre, au demeurant rythmé par l'insoutenable vision du film *Le fils de Saül*, de László Nemes, un Hongrois qui nous rappelle les 400 000 Juifs de Hongrie gazés à Birkenau. Là un *sonderkommando*, un de ces prisonniers juifs des camps de la mort chargés de vider les chambres à gaz de leurs cadavres pour les conduire aux fours crématoires, sauve le corps d'un adolescent dont il prétend qu'il est son fils, afin de lui donner une sépulture. Si important est l'ensevelissement dans la terre, ce rite primordial qui marqua, voici trente millénaires, l'émergence de la conscience morale et religieuse chez les premiers hommes. Eh bien ! ce que fait ici Myriam Anissimov, c'est donner une sépulture à son oncle Samuel dans la mémoire des hommes : elle s'entête, s'obstine et finalement réussit à redessiner l'itinéraire de cet homme qui, détenu par les forces franquistes au pénitencier de Miranda del Ebro, sera livré à l'allié nazi pour être conduit à Cologne et mourir, sans qu'on puisse déterminer comment : fut-il une victime moutonnaire ou un de ces rebelles qui succombèrent dans un ultime geste de révolte ? On ne le sait, mais l'archive portant son nom, Samuel Frocht, est déposée désormais, grâce à sa nièce, au Mémorial de la Shoah, à Paris, ainsi qu'à Yad Vashem, à Jérusalem, et sa photo sera accrochée dans la salle des noms martyrs du musée de Sobibor (où il fut brûlé). Qui de nous ne s'est rendu au Mur pour retrouver l'identité d'un des siens, poser les doigts sur la pierre à l'endroit qui dit sa présence et le caresser ? Tel est ce livre, attachant (comment céder au sommeil lorsqu'on en

entreprenant la lecture, et comment dormir en paix après l'avoir lu?), douloureux, bouleversant. Un témoignage que l'urgence de vérité n'a jamais rendu plus précieux et plus nécessaire. Le mot de la fin est celui-là même que dit le père de Myriam à sa fille dans ce yiddish qui fut la langue véhiculaire de la Shoah – même Jorge Semprún, déporté politique à Buchenwald, le comprenait –, et qu'on se doit de préserver, car ce qu'il lui dit c'est de ne pas oublier : *fargess nicht*.

**Albert Bensoussan**